Natanson, L. A.
Vielle renommée

ALFRED ATHIS

VIEILLE RENOMMÉE

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1909

VIEILLE RENOMMÉE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois au Théâtre Antoine,
le 3 avril 1906.

DU MÊME AUTEUR

Le Boute-en-Train, comédie en trois actes. 2 25

Grasse Matinée, comédie en un acte........ 1 50

Les Manigances, comédie en un acte....... 1 50

ALFRED ATHIS

VIEILLE RENOMMÉE

COMÉDIE EN UN ACTE



PARIS

LIBRAIRIE THÉATRALE

30, RUE DE GRAMMONT, 30

—

1909

PERSONNAGES

BEAUPRÉAU	MM.	Signoret.
JOURNOT		Mosnier.
OSCAR		Bernard.
DUCHATEL		Desfontaines.
LEVERSIER		Marot.
MÉGUIN		Degeorge.
RAOUL		Villé fils.
MADAME JOURNOT	Mmes	Luce Colas.
PAULETTE		Péri.
MADAME LEDUC		Miller.



VIEILLE RENOMMÉE

Une salle de restaurant.

Au fond : à droite, porte à tambour donnant sur la rue ; à gauche, petite porte laissant apercevoir les premières marches d'un escalier qui conduit à l'étage supérieur. A droite, deuxième plan, porte de l'office. A gauche, deuxième plan, la caisse. L'avant-scène, à droite et à gauche, est occupée par une table de quatre couverts. Autre table au centre, non loin de la porte d'entrée. Au milieu de la scène, une large table, posée obliquement, servant de desserte. Une autre desserte entre la table de gauche et la caisse.

SCÈNE PREMIÈRE

OSCAR, MADAME LEDUC.

Au lever du rideau, — huit heures du soir, — le garçon, Oscar, et la caissière, madame Leduc, petite vieille très soignée, sont assis à la table de droite et jouent aux cartes. Sauf dans ce coin, les lustres et les appliques sont éteints.

MADAME LEDUC, timidement.

J'en demande.

OSCAR.

Non. Non, madame Leduc, je ne peux pas faire ça pour vous. J'ai trois points à la marque et je crois que les deux autres ne sont pas loin... A vous.

Madame Leduc hésite, va pour jouer une carte et, brusquement, se retourne comme si elle entendait du bruit.

MADAME LEDUC.

Vous n'avez rien entendu ?

OSCAR, gouailleur.

Rien du tout.

MADAME LEDUC.

J'ai eu une frayeur ! Je croyais que c'était le patron !

OSCAR.

Jouez donc votre jeu (Madame Leduc jette une carte.) Tondu ! — Il est huit heures passées, le patron a dîné : qu'est-ce que vous voulez qu'il vienne faire à cette heure-ci ? — Trèfle.

MADAME LEDUC.

Il pourrait venir jeter un coup d'œil.

OSCAR, montrant la salle vide.

Le spectacle n'a rien de folâtre. Et puis quoi ? Quel mal faisons-nous ? Moi, je ne demande qu'à travailler. — Cœur, atout et atout. Ça me fait trois parties. A vous de faire.

MADAME LEDUC.

Oh ! je ne joue plus. Vous avez trop de chance, monsieur Oscar. Voilà vos quinze sous.

OSCAR.

Et cent sous de semedi dernier.

MADAME LEDUC.

Comment ça ?

OSCAR.

Dame ! J'avais parié qu'il ne viendrait pas un chat de la semaine. Nous voilà à samedi soir. Avez-vous vu la tête d'un seul client depuis ces huit jours ?

MADAME LEDUC.

Hélas non !

OSCAR.

Et vous ne voulez toujours pas en démordre ? Ah ! vous la tenez, la confiance. Enfin ! C'est encore cent sous que vous me devez.

Il allume une cigarette.

MADAME LEDUC.

Je veux bien vous les payer, mais à une condition : c'est que nous referons le même pari pour la semaine qui vient.

OSCAR.

Comment donc ! J'allais vous le proposer.

MADAME LEDUC, doucement.

Seulement, si ça ne vous fait rien, nous changerons. C'est moi qui parie qu'il ne viendra personne.

OSCAR.

Ah ! vous finissez par en convenir que la boîte est fichue, coulée à fond, ma pauvre madame Leduc. Depuis le temps que je vous le répète !...

MADAME LEDUC, *avec un soupir.*

Que voulez-vous ? Je ne peux pas me faire à cette idée-là. Dire que quand je suis entrée ici, c'était la première maison de Paris ! Nous ne servions jamais moins de vingt-cinq déjeuners. Le soir, il y avait encore plus de monde, et quel monde ! Le prince de Ravenne se mettait ici, le comte d'Hennebont dans ce coin-là... Quel coup d'œil !

OSCAR.

Quelles additions, hein !

MADAME LEDUC, *minaudant.*

Quelles toilettes ! c'est ça qui m'a rendue coquette, vous savez. Oh ! à présent, vous ne pouvez pas juger. Mais à l'époque !... Vous comprenez, rien que des habits noirs et des robes décolletées : alors, moi aussi, j'échancrais un peu mon corsage. Du reste, M. Xavier, le père, l'exigeait absolument. Ah ! il connaissait son affaire, monsieur Xavier.

OSCAR.

Mais, tenez, sans remonter aussi loin, du temps du fils Xavier, ça marchait encore à peu près. Il m'est arrivé, l'année passée, de servir jusqu'à... trois dîners le même soir.

MADAME LEDUC.

Je me souviens.

OSCAR.

Par exemple, depuis que le propriétaire, M. Beaupréau, s'est mis à exploiter pour son compte, on dirait que les clients se sont donné le mot. Allons, madame Leduc, la dernière, pour vous rattraper.

Il lui donne le jeu à couper.

MADAME LEDUC.

Vous dites toujours ça.

Elle coupe. Pendant qu'Oscar donne les cartes, une à une, en mouillant ses doigts, Beaupréau descend l'escalier. Il s'arrête, examine la salle déserte d'un air découragé et, apercevant Oscar et madame Leduc attablés, il descend. En le voyant, madame Leduc se lève en poussant un petit cri.

SCÈNE II

LES MÊMES, BEAUPRÉAU.

BEAUPRÉAU.

Oh ! continuez. Non, ne vous dérangez pas. (Madame Leduc se rassied.) Il faut bien que vous vous occupiez à quelque chose. (Voyant qu'ils continuent leur partie.) C'est égal, s'il entrait des clients !...

OSCAR, absorbé.

Oh ! il n'y a pas de danger.

BEAUPRÉAU.

Ah ! vous au moins, vous ne vous faites pas d'illusions. Alors, toujours personne ?

OSCAR, souriant.

Non, Monsieur.

BEAUPRÉAU.

Je l'aurais parié ! Ça n'a pas l'air de vous émouvoir, vous Oscar ?

OSCAR.

Si, Monsieur, seulement, moi, j'*avais* parié.

BEAUPRÉAU.

Ah ! vraiment ?

OSCAR, bon enfant.

Oui, cent sous, avec madame Leduc ; alors, ça me dédommage un peu.

BEAUPRÉAU.

Ça vous tient lieu de pourboires.

OSCAR.

Voilà.

BEAUPRÉAU, regardant le jeu de madame Leduc.

Ah ! il est certain, mon pauvre Oscar, que si vous ne comptiez que sur les pourboires pour mettre de l'argent de côté... (A madame Leduc qui hésite à jouer.) Coupez, cœur. Là, le point est à vous. (Allant regarder au dehors.) Et, pendant ce temps-là, en face, chez Plantin, on refuse du monde ! Oh ! ce Plantin !

MADAME LEDUC, donnant les cartes.

Monsieur, ne va pas comparer : une brasserie !

BEAUPRÉAU.

Je ne compare pas, je constate simplement ! Je constate qu'en moins de deux ans, Plantin a ramassé une fortune avec sa choucroute, tandis que nous, avec notre vieille renommée, nous ne faisons pas le sou. Non, mais regardez-moi ce tas de crétins ! Parole ! On dirait qu'ils sont ravis de se faire bousculer et qu'ils ne viennent que pour ça... Là... Et allez donc ! Et il n'y en a pas un qui aurait l'idée de traverser la rue. C'est pourtant joli ici, et confortable. Et, au moins, il y a de la place... Il y a tellement de place que j'ai trouvé à me loger au premier étage.

MADAME LEDUC.

Ça vous fait toujours une économie de loyer. Il ne faut pas vous décourager, Monsieur Beaupréau, la vogue peut revenir. Il n'y a que six semaines que vous êtes dans le métier.

BEAUPRÉAU.

Ah! ma pauvre Madame Leduc, une fameuse idée que j'ai eue là, de m'improviser restaurateur! Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le courage d'avouer la chose à ma famille. Non, si ma famille me voyait ici, mon beau-frère surtout qui est dans l'administration!... Encore un dîner de fichu!

MADAME LEDUC, timidement.

Nous allons le manger, Oscar et moi.

BEAUPRÉAU.

Oui, je crois que vous pouvez vous mettre à table.

Il remonte au premier étage.

OSCAR, allant ranger les cartes.

Et, tous les soirs, c'est le même boniment.

MADAME LEDUC, allant s'asseoir à la caisse.

Moi, il me fait de la peine, ce pauvre Monsieur.

Elle prend son ouvrage.

OSCAR.

Aussi, quelle idée de s'établir marchand de soupe du jour au lendemain! je vous demande un peu, quand on est rentier, propriétaire, qu'on pourrait vivre bien tranquille...

Entrent Journot, madame Journot, Méguin et Raoul, jeune collégien en uniforme.

SCÈNE III

LES MÊMES, JOURNOT, MADAME JOURNOT, MÉGUIN, RAOUL.

OSCAR, les voyant entrer.

Pas possible ! (Il donne de la lumière.) Ces messieurs et dames viennent dîner ?

MADAME JOURNOT.

Evidemment. (Aux autres.) En voilà une question !

Ocar échange un coup d'œil avec la caissière qui sourit.

MADAME LEDUC, à Oscar.

Alors, c'est vous qui me devez cinq francs.

MADAME JOURNOT, s'approchant de la table de droite.

Cette table n'est pas retenue ?

OSCAR, après un semblant de réflexion.

Heu !... Non, Madame. Du reste à cette heure-ci...

MADAME JOURNOT, s'asseyant.

Oui, nous sommes en retard, nous avons manqué notre train. M. Méguin, à côté de moi.

Madame Journot s'assied à droite, Méguin près d'elle, au premier plan. Journot leur fait face. Raoul s'installe entre son père et sa mère, face au public.

MADAME JOURNOT, au garçon.

M. Beaupréau doit être arrivé ?

OSCAR.

Le patron était là, il n'y a qu'un instant. Il vient de remonter.

JOURNOT.

Le patron ?

MADAME JOURNOT.

Dites-lui que nous sommes-là.

JOURNOT.

M. et Madame Journot.

MADAME JOURNOT.

Sa sœur et son beau-frère.

OSCAR.

Bien, Madame. (A Madame Leduc.) Vous savez, ça ne compte pas : c'est de la famille. Je me disais aussi : des clients ! ce n'est pas possible !

Il monte l'escalier.

JOURNOT.

Nous serons très bien ici. (A sa femme.) Toi qui détestes la cohue !...

MADAME JOURNOT.

C'est vrai... Je croyais qu'un samedi soir la salle serait mieux garnie. Qu'est-ce que tu fais donc, Raoul ?

RAOUL.

Maman ! Je ne peux pas casser mon pain.

Ils prennent chacun leur petit pain et font de vigoureux efforts pour le casser.

OSCAR, redescendant.

Le patron descend tout de suite.

MADAME JOURNOT, à part.

Le patron ?

JOURNOT, jetant son pain par terre.

Dites donc, garçon, donnez-nous donc du pain frais, je ne digère pas le pavé de bois.

OSCAR, *sans s'émouvoir.*

Bon (*A madame Leduc.*) Quand j'ai dit au patron que sa sœur était là, il a fait une de ces têtes !

Il sort.

MÉGUIN, *examinant la salle d'un coup d'œil.*

M. Beaupréau a des intérêts dans ce restaurant ?

MADAME JOURNOT.

Vous ne voudriez pas ! Mon frère est propriétaire de l'immeuble, tout simplement. Entre nous, il m'a l'air plutôt en décadence, ce Xavier.

MÉGUIN.

Je ne le connaissais que de réputation, je n'y étais jamais venu.

MADAME JOURNOT.

Nous non plus, figurez-vous. Nous dînons si rarement a Paris. Adolphe sort toujours très tard du bureau. Du reste, Raoul est un peu jeune pour qu'on l'emmène au restaurant et je n'aime pas le laisser seul à Ermont. N'est-ce pas, mon ange ?

RAOUL.

Maman, il ne l'apporte pas vite son pain frais.

MADAME JOURNOT.

Tu meurs de faim, ma chérie ?

RAOUL, *hargneux.*

On va être en retard.

JOURNOT.

Le théâtre est à deux pas d'ici. (*A Méguin.*) Il a peur de manquer le premier acte. Sois tranquille, tu en verras toujours assez.

MADAME JOURNOT.

C'est la première fois qu'on lui paie le spectacle.

RAOUL.

Oh ! tu me le payes... avec un billet de faveur.

JOURNOT.

Est-ce que ça te regarde ?

MADAME JOURNOT.

Mon mari trouve qu'il n'a pas l'âge ; mais, après sa composition d'histoire de la semaine passée, j'ai tenu à lui faire voir la *Reine Margot.*

MÉGUIN, à Raoul.

Ah ! nous avons été premier en histoire !

MADAME JOURNOT.

Mais non, on l'a collé tout à fait à la queue, le pauvre petit ; alors, n'est-ce pas? je me suis dit que si on lui faisait voir une pièce historique... il comprendrait peut-être mieux que dans les livres.

OSCAR, revenant avec un pain de quatre livres, à madame Leduc.

Je leur ai apporté notre pain.

Il le pose sur la table et enlève les petits pains. Beaupréau descend l'escalier.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BEAUPRÉAU.

BEAUPRÉAU.

Oh ! c'est gentil d'être venus ! Bonsoir, mon gros ! (Il embrasse Raoul.) C'est très gentil !

MADAME JOURNOT.

Nous avons amené M. Méguin, notre voisin d'Ermont.

Les deux hommes se serrent la main.

BEAUPRÉAU.

Quelle bonne surprise !

MADAME JOURNOT.

Comment, une surprise ? Tu n'as donc pas reçu ma lettre ?

BEAUPRÉAU.

Non. Ah ! je vais te dire, je n'habite plus rue Montmartre, j'ai déménagé, il y a quelques jours.

MADAME JOURNOT.

Tu aurais pu nous prévenir... Mais alors, si tu ne savais pas que nous t'avions donné rendez-vous ici, comment se fait-il que tu sois venu ?

BEAUPRÉAU.

Je... ne suis pas venu... je... je demeure ici.

MADAME JOURNOT.

Ici ?

BEAUPRÉAU, *avec un geste vague.*

Oui, là-haut !

JOURNOT, *qui s'est levé à l'entrée de Beaupréau.*

Tu nous raconteras ça en dînant. Je commence à crever de faim, moi aussi.

BEAUPRÉAU.

Je vais vous faire servir.

MADAME JOURNOT.

Tu ne dînes pas avec nous ?

BEAUPRÉAU.

J'ai dîné.

MADAME JOURNOT.

Ici ?

BEAUPRÉAU.

Non... Oui... C'est-à-dire, là-haut.

MADAME JOURNOT.

Et c'était à peu près mangeable ?

BEAUPRÉAU.

Je crois bien.

MADAME JOURNOT.

Ah ! Je n'ai pas confiance. Ce Xavier ne me dit rien qui vaille.

BEAUPRÉAU, faisant rasseoir Journot.

Laissez-moi faire. Je vais m'occuper de votre menu. (Bas à Oscar, sur le devant de la scène.) Quel est le dîner de ce soir ?

OSCAR.

Celui qu'on a servi à Monsieur : potage aux poireaux, barbue, gigot et petits pois.

BEAUPRÉAU.

Il n'y a pas autre chose ?

OSCAR.

Monsieur sait bien que, depuis le 15, on ne fait plus qu'un seul dîner.

Il va vers l'office.

BEAUPRÉAU.

Diable ! (Aux autres, d'un air satisfait.) Eh bien, ce sera parfait : un potage aux légumes, une barbue sauce mousseline et un gigot que je vous recommande.

RAOUL.

Et le dessert ?

BEAUPRÉAU.

Avec un bon dessert si tu es bien sage. Ça vous va ?

MADAME JOURNOT.

Tu sais bien que je ne peux pas souffrir le mouton.

BEAUPRÉAU, *naïvement.*

C'est que, je vais te dire : il n'y a pas autre chose.

MADAME JOURNOT.

Comment, pas autre chose? Quelle est cette plaisanterie?

JOURNOT.

Enfin, servez-nous toujours ce qu'il y a. Je ne peux plus y tenir.

OSCAR.

Bien Monsieur (*A part.*) C'est malheureux tout de même!

Il sort.

JOURNOT.

Eh bien, en voilà une gargote ! Si jamais on m'y repince ! Du reste, toutes ces vieilles réputations, on sait ce que ça vaut.

MÉGUIN.

Celle-ci m'a l'air un peu surfaite.

BEAUPRÉAU, *gêné.*

Ne croyez pas cela. Il est certain que la maison n'est plus tout à fait ce qu'elle a été.

JOURNOT.

On s'en aperçoit.

BEAUPRÉAU.

Ah! quand je pense qu'il n'y a pas seulement vingt ans, c'était le meilleur restaurant de Paris!

MADAME JOURNOT.

Nous aurions mieux fait de venir dîner il y a vingt ans.

BEAUPRÉAU, *lyrique.*

Ça ne désemplissait pas ! On était forcé de retenir sa table plusieurs jours à l'avance. Ah ! il faut avoir vu ça !

MÉGUIN.

Vous l'avez vu ?

BEAUPRÉAU.

Non, mais Madame Leduc, qui est là depuis trente ans, pourra vous renseigner. Hein, Madame Leduc ? Quelles chambrées! Le prince de Ravenne dînait à la table du fond, le comte d'Hennebont, lui, se mettait là...

MADAME LEDUC.

C'est le contraire.

BEAUPRÉAU.

Oui, c'est le contraire; mais peu importe, c'étaient les piliers de la maison; sans compter le grand-duc Arsène, qui venait tous les soirs. Et je vous garantis qu'ils ne regardaient pas à la dépense. Avec eux vous n'entendiez pas parler de demi-portions ou d'eaux minérales. Les plus modestes se faisaient servir du Chambertin et des truffes en serviette. Ah ! nos pères savaient manger.

MÉGUIN.

Ce sont peut-être leurs truffes qui ont détraqué nos estomacs.

BEAUPRÉAU.

Laissez-moi rire! Non, aujourd'hui on ne mange plus, c'est passé de mode : on ne mange que pour se nourrir. Vous voyez des gens qui cracheront vingt mille francs pour une automobile et qui prétendent dîner pour cent sous. Comme c'est logique!... Aussi, ils ne mettent plus les pieds chez nous... Je veux dire : dans les restaurants sérieux ; ils préfèrent s'empiler dans les brasseries : ils demandent une soupe à à l'oignon, une choucroute saucisse et un demi, — un demi! — et ils se figurent qu'ils ont dîné! misère!

JOURNOT.

Pour le moment, je n'en demanderais pas davantage, si seulement on voulait nous servir.

BEAUPRÉAU.

Du reste, la concurrence devient impossible. Croyez-vous que chez Plantin ils servent maintenant jusqu'à nos spécialités au rabais. Parfaitement. Ils ont engagé Prosper, l'ancien chef d'ici, qui leur a apporté toutes nos recettes...

MADAME JOURNOT.

Pourquoi dis-tu : nos recettes?

BEAUPRÉAU.

Je veux dire les recettes de la maison. Ainsi tenez, le caneton Boisrobert, le fameux caneton Boisrobert, une création du Père Xavier, que les clients payaient vingt-cinq francs sans sourciller, eh bien, vous pouvez vous l'offrir chez Plantin, pour sept francs cinquante. Allez donc lutter!

JOURNOT, qui depuis un moment donne des signes d'impatience.

Ah! Je t'en supplie! Tu me fais venir l'eau à la bouche avec ton caneton Boisrobert! Garçon!

MADAME LEDUC.

Une petite seconde, Monsieur. On vous sert.

Elle souffle dans le porte-voix. Journot se rassied.

BEAUPRÉAU.

Bref, ce qui devait arriver est arrivé. Il y a quelques années, ça marchait encore à peu près ici, on vivotait et Xavier jeune, le fils du grand Xavier, était encore un de mes meilleurs locataires. Du jour où ce vieux forban de Plantin a ouvert sa boîte à choucroute à notre porte, ç'a été le coup de grâce. Xavier a résisté quelque temps, pour l'honneur : enfin il y a trois mois, il est venu me trouver en me déclarant qu'il y renonçait, et il m'a proposé, pour sauver les apparences, de me céder son fonds, sa cave, son matériel...

MADAME JOURNOT.

Par exemple!

JOURNOT.

En voilà un aplomb!

Beaupréau ne répond pas.

MADAME JOURNOT.

Tu lui a ri au nez?

BEAUPRÉAU.

C'était le seul moyen d'éviter une faillite qui aurait déconsidéré mon immeuble...

MADAME JOURNOT, inquiète.

Alors?

BEAUPRÉAU, s'efforçant de sourire.

Alors, je me suis dit que la mauvaise chance finirait peut-être par tourner et, ma foi! comme je n'avais rien à faire de mon temps... j'ai consenti...

MADAME JOURNOT.

Tu as racheté.

BEAUPRÉAU.

J'ai racheté.

JOURNOT, se levant en sursaut.

Oh!

MADAME JOURNOT.

C'est insensé!

Un temps.

JOURNOT.

De sorte que nous sommes ici chez toi?

BEAUPRÉAU.

Mon Dieu, oui!

MADAME JOURNOT.

Ainsi te voilà gargotier maintenant? Et tu ne nous as rien dit? Tu ne t'en vantais pas.

BEAUPRÉAU.

Je voulais vous laisser la surprise.

MADAME JOURNOT.

Elle est gaie ta surprise!

BEAUPRÉAU.

Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place?

MADAME JOURNOT.

Ce que j'aurais fait? J'aurais laissé mon Xavier se tirer d'affaire tout seul ou fermer boutique.

JOURNOT.

Parbleu !

BEAUPRÉAU.

C'est ça, pour que la maison Xavier fût perdue de réputation ! Et ma boutique que je louais douze mille francs, j'en aurais tout de suite trouvé trois mille !

JOURNOT.

Mais, nom d'un petit bonhomme !... (Apercevant Oscar qui rentre avec la soupière.) Ah ! voilà le potage ! Ce n'est pas malheureux !

Il reprend sa place à la table.

BEAUPRÉAU, versant le potage, et appportant lui-même une assiette à sa sœur.

Vous direz ce que vous voudrez, j'ai trouvé plus raisonnable de laisser le restaurant ouvert en attendant un nouvel acquéreur.

MADAME JOURNOT.

Tu l'attendras longtemps ! Qui veux-tu qui ait l'idée saugrenue de venir s'établir ici ? D'abord le quartier est fini.

BEAUPRÉAU, pendant qu'Oscar continue à servir.

Ça n'empêche pas Plantin d'y faire des affaires d'or. D'ailleurs, ça va peut-être vous surprendre, mais je suis justement en pourparlers pour céder mon fonds.

JOURNOT.

Comment ! Il se trouverait un malheureux fou ?...

BEAUPRÉAU.

L'acquéreur en question n'est ni fou ni malheureux. C'est un monsieur très bien, très intelligent

et qui dispose de capitaux considérables. Nous avons déjà eu plusieurs entrevues, et l'affaire a l'air de lui sourire tout à fait.

JOURNOT

Eh bien, il n'est pas dur.

BEAUPRÉAU, *prenant une chaise et s'asseyant à califourchon.*

Oh ! C'est un malin. Il a une idée très ingénieuse : il veut racheter les meilleurs restaurants de Paris et réaliser une espèce de trust : (*Les autres se regardent.*) Une seule cuisine pour tous les établissements, une cuisine centrale qui recevra les commandes par téléphone. Au sortir du fourneau les plats seront chargés sur des autos et expédiés aux quatre coins de la ville.

MÉGUIN.

C'est très curieux.

JOURNOT.

Et, au moins, on sera sûr de manger bien chaud !

BEAUPRÉAU.

Tu blagues ? Eh bien ! ce sont des Anglais qui font l'affaire. Duchâtel ne s'occupe que de la lancer. Il doit revenir de Londres, ces jours-ci.

MADAME JOURNOT.

En attendant, tu manges de l'argent. Je parie que tu ne vois pas dix clients par jour.

BEAUPRÉAU, *à part, les yeux au ciel.*

Dix clients !

Il se lève.

JOURNOT.

Garçon, donnez-moi donc encore un peu de potage.

OSCAR.

Bon. (A Madame Leduc, après un coup d'œil inquiet sur la soupière, tandis que Beaupréau verse à son beau-frère une nouvelle assiettée. Ils ne vont pas nous en laisser.

JOURNOT, à Oscar.

Et faites presser la barbue.

Oscar sort en emportant la soupière.

MÉGUIN, conciliant.

Il n'est pas mauvais ce potage, pas mauvais du tout.

MADAME JOURNOT.

C'est la vulgaire soupe aux poireaux et aux pommes de terre. Célestine la fait aussi bien que ton chef.

BEAUPRÉAU, se récriant.

Je n'ai pas de chef. Il y a beau temps que je l'ai remercié ! C'est ma cuisinière qui fait les repas. (Allant éteindre l'électricité à la table de gauche.) Oh ! je diminue mes frais, je les diminue de jour en jour. (Il va pour éteindre l'applique de droite. Les autres protestent.) Comme personnel, je n'ai gardé qu'Oscar, qui me sert en même temps de valet de chambre, et madame Leduc.

JOURNOT, gouailleur.

Pour tenir la caisse.

BEAUPRÉAU.

Elle fait aussi quelques petits raccommodages. Parce qu'il faut vous dire qu'à présent, j'habite ici. Oui, j'étais à fin de bail rue Montmartre : alors, comme les cabinets particuliers ne servaient à rien, je m'y suis installé. Ça me fait une sérieuse économie. Les pièces sont un peu exiguës, mais il y en a

quatorze. Avec quatorze pianos. Il est vrai que je n'en joue pas. (*Triomphalement.*) Et puis, j'ai vendu ma cave, la fameuse cave du père Xavier!

JOURNOT.

Tu n'as rien gardé?

BEAUPRÉAU.

J'ai gardé la carte des vins.

RAOUL.

Alors qu'est-ce qu'on va boire?

BEAUPRÉAU.

Je vais vous faire servir de mon vin de table. Il est un peu jeune, mais, dans trois ou quatre ans, ça me fera un bon ordinaire.

JOURNOT.

Allons! tant mieux! Et, comme cuisine, je vois que tu ne fais pas de superflu.

BEAUPRÉAU.

Oh! le strict nécessaire. Dans les premiers temps, comme la salle était toujours vide j'invitais du monde, pour garnir, mes fournisseurs, de préférence : ils se payaient en nature. Mon tailleur venait tous les soirs. Il a même fini par me redevoir un complet. Mais ce petit manège n'attirait personne et mes provisions me restaient pour compte. Alors, j'ai pris une mesure radicale : j'ai supprimé les repas.

MÉGUIN.

Voilà une économie que bien peu de restaurants peuvent se permettre.

BEAUPRÉAU.

Je me contente, à tout hasard, de faire préparer pour midi un petit en-cas, qui me ressert le soir.

MADAME JOURNOT.

De sorte que ce que tu nous offres, c'est ton « en-cas » de ce matin.

BEAUPRÉAU, gaîment.

Précisément. Si vous n'étiez pas venus, on l'aurait mangé à la cuisine. Vous voyez que les frais sont réduits au minimum. Il n'y a plus guère que l'éclairage.

Il remonte.

JOURNOT.

Eh bien, cette barbue, est-ce qu'on la pêche ?

Madame Leduc souffle dans le porte-voix.

BEAUPRÉAU, regardant au dehors.

Mais je ne me trompe pas ! C'est lui !

JOURNOT.

Qui ça ?

BEAUPRÉAU, agité.

Duchâtel ! l'acquéreur dont je vous parlais ! Il est en train de payer son cocher. (Rallumant l'électricité.) Il vient m'apporter des nouvelles de Londres. Attention ! (Il regarde autour de lui.) Tâchez d'avoir l'air contents !

Il prend le couvert de Journot et va le porter à la table du deuxième plan à droite.

JOURNOT.

Qu'est-ce que tu fais?

BEAUPRÉAU.

Il vaut mieux que vous n'ayez pas l'air d'être ensemble. Tu vas te mettre là, avec Raoul. Deux tables occupées, ça fera meilleur effet.

MADAME JOURNOT.

En voilà une idée !

RAOUL.

Oh! si maman, ce sera roulant!

Il va porter son couvert à l'autre table.

BEAUPRÉAU, allant ouvrir la porte.

Dès qu'il sera parti, vous reprendrez vos places.

Entre Duchâtel.

SCÈNE V

Les Mêmes, DUCHATEL.

BEAUPRÉAU.

Bonsoir, cher Monsieur! Oh! mais vous êtes trempé.

DUCHATEL.

Je vous crois. Ça tombe à flots.

MADAME JOURNOT.

Allons, bon! moi qui ai gardé mon ombrelle!

DUCHATEL, apercevant Raoul qui est revenu chercher son verre et, prenant son uniforme pour une livrée.

Chasseur, mets-moi donc ça de côté.

(Il lui tend son parapluie et passe à gauche. Raoul reste sur place, interloqué. Madame Journot se contient à grand'peine.

BEAUPRÉAU, bas à Raoul.

Dans l'office. Tiens, voilà dix sous pour t'acheter des sucres d'orge. (Raoul, réprimant un éclat de rire, prend le parapluie et entre à l'office. — Allant à Duchâtel, empressé.) Vous avez vu les Anglais? L'affaire est en bonne voie?

DUCHATEL.

Excellente. Nous reparlerons de ça dans un moment. Quelle heure est-il donc?

BEAUPRÉAU.

Huit heures et demie. Si vous étiez arrivé un peu plus tôt, à l'heure du dîner, vous auriez vu une belle chambrée.

JOURNOT, bas à Méguin.

Oui, de l'autre côté de la rue.

DUCHATEL.

Ça ne fait rien. Il n'est pas venu quelqu'un me demander?

BEAUPRÉAU.

Ah! dame! J'ai vu tant de monde! Mais personne ne vous a demandé.

DUCHATEL.

J'attends un monsieur et une dame. Je leur ai donné rendez-vous ici, pour dîner.

BEAUPRÉAU, avec un haut-le-corps.

Pour dîner!

Les Journot et Méguin échangent un coup d'œil. Madame Leduc laisse échapper un cri d'effroi.

DUCHATEL, souriant.

D'habitude, quand on se donne rendez-vous dans un restaurant...

BEAUPRÉAU.

Evidemment. C'est que...

DUCHATEL, même ton.

Quoi? Vous ne voulez pas nous donner à dîner?

BEAUPRÉAU, s'efforçant de sourire.

Si, si!... seulement, à présent, il n'y a plus grand

monde, je crains que ce ne soit pas bien gai pour vos amis.

Il aide Duchâtel à se débarrasser et va accrocher son pardessus à un porte-manteau à gauche.

DUCHATEL.

A la bonne heure! Vous ne faites pas l'article. Tranquillisez-vous. Mes amis ne viennent pas pour voir du monde. Ils viennent pour faire un bon petit dîner. Et, sous ce rapport-là, je crois qu'on peut s'en remettre à vous, hé ?

MADAME JOURNOT, bas.

Tire-toi de là.

Journot hausse les épaules d'un air de pitié, puis il tire un journal de sa poche et se met à lire.

DUCHATEL.

De fins gourmets, vous savez, que je vous amène : un monsieur avec qui je suis en affaires et sa petite amie. Jolie femme. Figurez-vous qu'ils ne voulaient pas venir ici. Cette demoiselle prétendait que Xavier n'est plus dans le train.

BEAUPRÉAU.

Oh!

DUCHATEL.

Vous allez leur montrer ce que c'est qu'une bonne maison. Distinguez-vous.

BEAUPRÉAU.

Je ferai de mon mieux. Seulement à cette heure-ci, il ne faudra pas que vos amis se montrent trop difficile.

DUCHATEL.

Taratata... Et vous savez, pour l'addition ne vous gênez pas : c'est ce monsieur qui régale. Il ne re-

garde pas à la dépense : il cherchera plutôt à m'épater et, si vous ne lui faites sortir qu'un billet de cent francs, il sera furieux.

BEAUPRÉAU.

Ah! l'addition, ce n'est pas ça qui m'inquiète!

DUCHATEL, bonhomme.

Voyons, qu'est-ce qui vous inquiète?

BEAUPRÉAU.

Non, voyez-vous, pour des amis à vous, il aurait mieux valu me prévenir.

DUCHATEL.

Mais c'est justement ce que je ne voulais pas. J'ai préféré venir à l'improviste, pour me rendre mieux compte. Allons ne faites pas le modeste, ce sera parfait. Ah! dites donc, je ne serais pas fâché de me passer un peu d'eau sur les mains. C'est là-haut, n'est-ce pas?

BEAUPRÉAU, l'arrêtant.

Non! pas là-haut!... Tenez! (Lui ouvrant la porte de l'office.) La première porte à votre droite. (Quand Duchâtel est sorti.) Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur donner à manger?

OSCAR, revenant de l'office à Beaupréau.

Le petit jeune homme me dit qu'il y a un client, un vrai!

BEAUPRÉAU.

Croyez-vous! et il va venir encore deux personnes!

OSCAR.

Hein?

BEAUPRÉAU.

C'est effrayant! (Il l'atttire sur le devant de la scène.) De fins gourmets, paraît-il!

OSCAR.

Ils tombent à pic!

BEAUPRÉAU.

Pourvu qu'ils aiment le gigot!

OSCAR.

Et qu'ils n'aiment que ça?

BEAUPRÉAU.

Je suis sûr qu'ils vont vouloir des plats impossibles! Et il n'y a pas à dire, il faut qu'ils soient contents! C'est votre futur patron!

OSCAR.

Ce monsieur?

BEAUPRÉAU, se laissant tomber sur une chaise.

Il a l'intention de racheter ta maison. Oh! Je suis dans un état!

OSCAR, ironique.

Remettez-vous. Il va peut-être changer d'idée.

BEAUPRÉAU.

Ah! j'en ai peur! Ecoutez, Oscar, pour commencer, vous allez acheter des hors-d'œuvre.

OSCAR.

Où ça?

BEAUPRÉAU.

A côté, chez Vigneron.

OSCAR.

Ça pourrait bien être fermé.

BEAUPRÉAU.

Courez vite et rapportez du caviar frais, du saumon fumé, tout ce qu'il y a de meilleur. Tenez, voilà deux louis, ne regardez pas à la dépense. (Le

retenant.) Prenez un parapluie et tâchez de ne pas trop vous crotter : il fait un temps de chien.

JOURNOT, arrêtant Oscar au passage.

Dites donc, garçon, vous pensez à notre barbue?

OSCAR.

Oui, monsieur, je ne pense qu'à ça!

Il sort précipitamment.

BEAUPRÉAU.

Jamais je n'en viendrai à bout!

Il enlève les petits pains sous les serviettes et, après les avoir tâtés, il s'empresse de les fourrer dans ses poches. Rentrent Raoul et Duchâtel.

DUCHATEL.

Ils ne sont pas encore là?

Il va au fond.

BEAUPRÉAU, à part.

Huit heures et demie! Ils vont avoir une faim!

DUCHATEL, à la fenêtre.

Les voilà!

BEAUPRÉAU.

Déjà.

DUCHATEL.

J'aperçois la voiture. Il faudrait les abriter. Chasseur!

L'enfant ne bronche pas.

BEAUPRÉAU, bas.

Raoul! Tu vas aider ce monsieur et cette dame à descendre de voiture et tu les abriteras.

RAOUL.

Avec quoi?

BEAUPRÉAU.

Attends.

MADAME JOURNOT, à Beaupréau.

Mais non, je ne veux pas! Cet enfant va prendre froid. Raoul, je te défends...

BEAUPRÉAU, d'une voix éplorée.

Je t'en supplie, Hortense !

Il prend l'ombrelle de madame Journot.

MADAME JOURNOT.

Mon ombrelle neuve! Tu n'y penses pas!

BEAUPRÉAU.

Je t'en paierai une autre. (Il rend l'ombrelle à Raoul.) Va !

Il ouvre la porte.

DUCHATEL, apercevant l'ombrelle.

C'est tout ce que vous avez pour les temps d'orage ?

Raoul ouvre l'ombrelle avant de sortir et s'embarrasse dans la porte.

BEAUPRÉAU, le poussant dehors.

Va donc !

Madame Journot regarde son mari, en croisant les bras avec colère. Journot lui fait signe qu'il n'y peut rien.

MADAME JOURNOT, à Méguin.

C'est trop fort ! Oh ! Monseigneur Méguin, je suis confuse de vous avoir amené ici. C'est une idée d'Adolphe ?

MÉGUIN.

L'idée, chère madame, n'était déjà pas si mauvaise. Je crois que notre présence peut être utile à monsieur votre frère, dont le personnel me paraît insuffisant.

MADAME JOURNOT.

Vous prenez la chose gaiement. Moi j'enrage. Faire passer ce pauvre petit pour un domestique! Oh ! Eugène me paiera ça ! (Toussant très fort.) Hum! Hum !

Beaupréau se retourne. Madame Journot lui montre le poing.

BEAUPRÉAU, croyant que madame Journot lui tend sa serviette.

Merci !

Il la prend, la met sous son bras et se précipite au-devant de Leversier et de Paulette qui entrent derrière Raoul.

SCÈNE VI

Les Mêmes, LEVERSIER, PAULETTE.

Raoul passe le premier et ferme son ombrelle dans la porte avant de rentrer. Leversier l'écarte brusquement pour laisser passer Paulette.

MADAME JOURNOT, à Méguin.

Quelle brute!

LEVERSIER.

Il a une façon de vous abriter ce gamin !

PAULETTE.

Je suis trempée.

LEVERSIER.

Nous sommes en retard ?

DUCHATEL.

J'arrive à l'instant.

BEAUPRÉAU, désignant la table de gauche.

Si ces messieurs et dames veulent prendre place...

PAULETTE.

Oh ! non ! nous n'allons pas dîner là. C'est sinistre !

MADAME JOURNOT, bas à Méguin.

Chipie !

PAULETTE.

Donnez-nous donc un cabinet.

BEAUPRÉAU.

Impossible !... Ils sont tous occupés.

LEVERSIER.

Comment! tous ? A cette heure-ci ?

BEAUPRÉAU.

Ah ! dame ! ces petites parties fines se prolongent toujours un peu tard.

PAULETTE, désappointée.

Ah ! (A Leversier.) Quand je te disais de retenir un cabinet !

LEVERSIER.

Je ne pouvais pas me douter. Tu prétendais qu'il n'y avait jamais personne ici.

MADAME JOURNOT, bas à Méguin.

Oh ! je déteste ces femmes-là.

MÉGUIN.

Moi pas.

BEAUPRÉAU.

Dans ce petit coin, vous serez bien tranquilles, il ne viendra plus grand monde à présent.

BEAUPRÉAU, à Raoul, qui tient toujours l'ombrelle.

Va faire sécher ça à la cuisine, et dis à Maria de faire réchauffer le potage.

MADAME JOURNOT, bas à Raoul.

Où vas-tu ? Raoul.

RAOUL.

Je vais finir de dîner à la cuisine.

JOURNOT, bas, le rattrapant.

Tâche de me dénicher quelque chose s'il y a moyen.

Il revient s'asseoir. Raoul sort. Les clients se sont installés. Duchâtel à gauche, Leversier à droite. Paulette face au public.

BEAUPRÉAU, à part.

Oscar ne revient pas ! (s'approchant.) Ces messieurs et dame veulent manger tout de suite ?

PAULETTE, s'asseyant.

Tiens, parbleu !

MADAME JOURNOT, à Méguin.

Croyez-vous qu'elle a mauvais genre ! J'aime autant que Raoul ne soit pas là !

LEVERSIER.

J'ai justement une de ces fringales ! Et vous, Duchâtel ?

DUCHATEL.

Oh ! vous serez content de moi. J'ai si mal déjeuné en wagon !

LEVERSIER, à Beaupréau.

Passez-moi donc la carte.

BEAUPRÉAU.

La... La carte. (Il s'approche de sa sœur.) Dis donc, ils me demandent la carte!

MÉGUIN, aimable.

Voici la nôtre.

BEAUPRÉAU.

Je vous remercie, elle est du mois dernier!

Il s'approche de madame Leduc d'un air accablé.

PAULETTE, à Duchâtel.

Vous êtes sûr qu'on mange bien ici?

DUCHATEL.

Oh! vous allez voir.

LEVERSIER.

Du moment que Duchâtel nous a amenés, la cuisine doit être excellente.

DUCHATEL.

De premier ordre. Et avec ça, la meilleure cave de Paris.

BEAUPRÉAU, revenant.

Toutes les cartes sont là-haut. Mais si vous voulez me permettre...

DUCHATEL.

Oui, laissez-le faire. Il s'y entend mieux que nous. (A Beaupréau.) Ah! qu'est-ce que vous avez de bon à nous offrir?

BEAUPRÉAU.

Ma foi!... vous m'embarrassez un peu.

MÉGUIN, bas.

L'embarras du choix!

BEAUPRÉAU.

Voyons, vous ne tenez pas à des plats trop compliqués, n'est-ce pas ? Je vais vous proposer un menu très simple.

PAULETTE, vivement.

Ah ! non ! pas de cuisine bourgeoise ! J'ai ça en horreur.

DUCHATEL.

Si nous voulions manger simplement nous ne viendrions pas ici.

BEAUPRÉAU.

Evidemment, évidemment... N'empêche... qu'une belle barbue nature et... un bon gigot d'agneau, on n'a encore rien inventé de meilleur... Non ? Ça ne vous dirait rien ?

PAULETTE.

Du gigot ? Ah non ! On en a mangé ce matin.

BEAUPRÉAU, à part.

C'est bien ma veine !

PAULETTE.

D'abord, comme potage ?

BEAUPRÉAU, à part.

Il n'y a pas, il faut que je leur colle ma soupe aux poireaux !

PAULETTE.

J'aimerais assez quelque chose de relevé, bisque ou oxtail.

BEAUPRÉAU.

Bisque ou oxtail ?... Nous avons mieux que ça :

un potage aux légumes... (Paulette fait une moue.) Aux légumes chinois.

Les Journot et Méguin se regardent d'un air surpris.

PAULETTE, intriguée.

Ah! Qu'est-ce que c'est que ce légume? Quel goût a-t-il?

BEAUPRÉAU.

Comment vous dire? Ça rappelle un peu le poireau et notre pomme de terre.

PAULETTE.

C'est épicé?

BEAUPRÉAU.

Vous m'en direz des nouvelles.

LEVERSIER.

Et vous appelez ça?

BEAUPRÉAU.

Potage mandarin.

LEVERSIER.

Connais pas.

BEAUPRÉAU.

Oh! vous n'en trouverez pas ailleurs qu'ici.

DUCHATEL.

Ça ne sera pas trop long à préparer?

BEAUPRÉAU.

Il est tout prêt. On m'en demande tellement!

DUCHATEL.

Essayons du mandarin.

BEAUPRÉAU.

La barbue ensuite...

PAULETTE.

Il tient à la placer, sa barbue.

BEAUPRÉAU.

Je tiens surtout à ce que vous soyez satisfaits.

DUCHATEL.

Va pour la barbue. Mais j'y pense ! Il faut que je vous fasse goûter quelque chose d'extraordinaire. (Il cherche à se rappeler le nom. Beaupréau frémit.) Une spécialité de la maison... le... le caneton Boisrobert.

MÉGUIN, à madame Journot.

Oh ! ça va se gâter !

BEAUPRÉAU.

Par exemple, ça demandera un peu plus de temps.

DUCHATEL.

N'importe ! Il ne faut pas rater ça... Après... nous verrons...

BEAUPRÉAU, à part.

Sacré Boisrobert ! (Apercevant Oscar qui vient de rentrer et qui a défait son paquet sur la desserte.) Ah ! voilà les hors-d'œuvre ! (Il va les présenter aux clients.) Saumon fumé et caviar.

PAULETTE.

Non, pas pour moi, je ne pourrais plus manger autre chose.

DUCHATEL.

Merci. Je me réserve pour le vrai dîner.

LEVERSIER.

Emportez !

OSCAR, tranquillement.

Bon.

BEAUPRÉAU, à part.

J'en suis pour mes deux louis.

LEVERSIER, à Oscar.

Servez-nous le mandarin.

Oscar interroge Beaupréau du regard.

BEAUPRÉAU, bas.

C'est la soupe aux poireaux. Dites à la cuisinière de mettre dedans une poignée de poivre de Cayenne, ce sera plus chinois.

OSCAR.

Une poignée ?

BEAUPRÉAU.

Oui. Ils aiment la cuisine relevée.

Il s'approche de madame Leduc en s'épongeant le front. Madame Leduc descend du comptoir et entre à l'office.

JOURNOT, arrêtant Oscar au passage.

Qu'est-ce que vous faites ?

OSCAR.

Je remporte les hors-d'œuvre.

JOURNOT.

Voulez-vous laisser ça !

Il lui prend le plateau des mains. Oscar sort. Après avoir examiné les hors-d'œuvre d'un air dégoûté, Journot se décide à garder le pot de caviar et tend le saumon fumé à sa femme.

JOURNOT.

Tenez, voilà du saumon, faute de mieux.

MADAME JOURNOT, furieuse.

Merci, je n'ai pas faim !

JOURNOT.

Eh bien, tu as de la chance !

Il va reprendre l'assiette.

MÉGUIN, la retenant.

Donnez toujours. Ce n'est pas que j'en raffole : mais comme je ne crains pas de me couper l'appétit...

DUCHATEL, appelant.

Garçon.

BEAUPRÉAU, accourant.

Voilà !

DUCHATEL.

Du pain.

JOURNOT, à sa femme d'un air résigné.

Moi, je vais me faire des sandwichs au caviar.

Au moment où il prend le pain pour s'en couper une tranche, Beaupréau le lui enlève et va le porter à la table de droite.

JOURNOT.

Ah ! bon.

MÉGUIN, souriant.

C'est ce qui s'appelle vous enlever le pain de la bouche.

MADAME JOURNOT.

Et tu supportes ça ?

JOURNOT.

Je ne peux pourtant pas faire un esclandre.

Il retourne s'asseoir.

PAULETTE.

Vous n'avez donc pas de petits pains ?

BEAUPRÉAU.

Heuh!... ah!... (Avec décision.) Non, madame!

PAULETTE, impressionnée.

Ah!

LEVERSIER, à Duchâtel, sur un ton vaguement interrogatif.

C'est le grand genre à présent de servir du pain de ménage.

Duchâtel fait un signe d'assentiment

BEAUPRÉAU, à part.

Décidément, il n'y a que l'audace. Je commence à comprendre le métier.

JOURNOT, à part, dévorant le caviar à pleines cueillerées.

Oh! faut en avoir une faim pour avaler ça!

BEAUPRÉAU, allant à Oscar, qui rapporte le potage.

Donnez. (Il pose la soupière sur une table, prend un moulin à poivre et tourne énergiquement.) Puisqu'ils aiment le poivre! (Remplissant deux assiettes de potage.) Dites donc, pendant qu'ils vont déguster le mandarin, vous allez courir en face, chez Plantin et vous demanderez un caneton Boisrobert. Ils en ont toujours de tout prêts à 7 fr. 50. Voilà dix francs. Vous direz que c'est pour moi. Ah! rapportez aussi quelques bouteilles de vin fin.

OSCAR.

Monsieur oublie que Plantin n'a pas de cave. Il ne vend que de la bière.

BEAUPRÉAU.

Pas de cave! Quelle boîte! (Il apporte les deux assiettes à la table de gauche.) Je vais vous servir moi-même.

OSCAR, à part, en s'en allant.

Oh! mais il se dessale le patron.

MÉGUIN, l'arrêtant au passage.

Où courez-vous, mon brave ?

OSCAR, gouailleur.

Je vais aux provisions, là, en face.

MÉGUIN.

Excellente idée. Dites, par la même occasion, si vous vouliez bien me rapporter...

OSCAR.

Minute ! vous autres, ça ne presse pas.

Il sort.

MÉGUIN, résigné.

C'est juste. Pourvu que nous fassions semblant de manger...

BEAUPRÉAU.

Eh bien, madame, comment le trouvez-vous ?

PAULETTE, après une hésitation.

Bon.

LEVERSIER, après avoir goûté.

Amusant. (Un temps.) C'est vrai que ça rappelle le poireau.

PAULETTE.

Ça rappelle surtout le poivre !

BEAUPRÉAU.

Ah ! dame ! c'est la recette exacte de Pékin.

LEVERSIER.

Très curieux. Ah ! par exemple, il donne soif, votre mandarin. Qu'est-ce que nous allons boire ?

MÉGUIN, à madame Journot.

Oui, au fait.

Il consulte la carte des vins.

BEAUPRÉAU, à part.

Ils ne se contenteront jamais de mon petit Bordeaux.

PAULETTE.

Moi, je dînerais bien au Champagne.

LEVERSIER.

Entendu.

BEAUPRÉAU.

C'est bien vieux jeu !

LEVERSIER.

Oui, je trouve, en effet, (A Duchâtel.) Hein ?

MÉGUIN, à madame Journot.

Moi, je ne trouve pas !

BEAUPRÉAU.

Si j'ose encore vous donner mon avis...

LEVERSIER.

Faites donc !

BEAUPRÉAU.

J'ai justement servi le même dîner hier soir à un de mes clients, un gastronome des plus distingués...

LEVERSIER.

Vraiment ?

BEAUPRÉAU.

Eh bien, il a tout simplement demandé une bouteille d'Evian.

MÉGUIN, à madame Journot.

Ah ! il n'a pas peur !

BEAUPRÉAU, voyant que Paulette proteste.

Et ensuite, pour arroser le rôti, un grand Bordeaux, que je vous recommande.

LEVERSIER.

Pas bête du tout. Qu'en dites-vous, Duchâtel.

DUCHATEL.

All right! Nous allons sabler l'eau d'Evian. (Retenant Beaupréau.) Seulement, au lieu de Bordeaux, vous nous servirez un bon Bourgogne. Du Bordeaux avec le caneton, c'est une hérésie.

PAULETTE.

Bien sûr. Il n'y entend rien, votre astronome!

DUCHATEL, consultant la carte des vins.

Voyons, en fait de bourgogne... Préférez-vous du Romanée ou du Clos-Vougeot 73?

LEVERSIER.

Mon Dieu!...

DUCHATEL.

Quel est le meilleur?

BEAUPRÉAU, sans hésitation.

Le Clos-Vougeot. Je vais chercher l'eau minérale.

MÉGUIN, à Beaupréau, humblement.

Si je ne craignais d'abuser, je vous demanderais bien un verre de vin, pour faire passer le saumon.

BEAUPRÉAU, très haut et en s'inclinant.

Le Saint-Emilion? On vous l'apporte.

Il entre à l'office.

PAULETTE.

Au moins, ici, on ne pousse pas à la consommation.

LEVERSIER.

Tu plaisantes: C'est une maison sérieuse. Je trouve qu'on est joliment bien ici.

DUCHATEL.

N'est-ce pas ?

LEVERSIER.

Oh ! oui. J'adore ces vieux restaurants à la française, bien silencieux, bien tranquilles. Ça vous a un cachet !

PAULETTE.

On se croirait en province.

LEVERSIER.

Précisément. Voilà qui repose de tous ces grands bazars où on n'arrive pas à se faire servir. Ici, à la bonne heure, le patron est aux petits soins.

DUCHATEL.

Il a les bonnes traditions.

LEVERSIER.

Et on sent qu'il se pique d'amour-propre, qu'il aime vraiment son métier. Ah! on n'en fait plus comme ça!

Rentre Oscar avec la barbue.

JOURNOT, l'appercevant.

Ah! le poisson! Ce n'est pas dommage! (Voyant qu'Oscar apporte le plat à la table de gauche.) Alors quoi? Il n'y en a que pour eux! Oh! je vais faire comme Raoul.

Il entre à l'office.

MADAME JOURNOT.

Où va-t-il ?

MÉGUIN.

Chercher un peu de nourriture.

MADAME JOURNOT.

Et le petit qui ne remonte pas ! Je commence à être inquiète.

MÉGUIN.

Rassurez-vous. Il doit être en train de dîner à la cuisine.

MADAME JOURNOT.

S'il allait attraper une indigestion!

MÉGUIN.

Ce n'est guère probable.

OSCAR, quand les trois clients sont servis.

La barbue Xavier.

MADAME JOURNOT, apercevant Beaupréau, qui entre avec une bouteille d'Evian.

Eugène!

BEAUPRÉAU, à Méguin.

Dites-moi quelque chose.

MÉGUIN.

S'il vous plaît?

BEAUPRÉAU.

Dites que vous êtes content, très haut, pour qu'ils vous entendent.

MÉGUIN.

Que je suis content?

BEAUPRÉAU.

Oui, faites-moi des compliments.

MADAME JOURNOT.

Tu ne manques pas de toupet!

BEAUPRÉAU.

Monsieur me comprend.

MÉGUIN.

Comment donc! (Très haut.) Merveilleux dîner!

Jamais je n'ai mangé comme ça (Bas.) C'est positif. (Beaupréau salue. Leversier se retourne légèrement. Oscar réprime un fou rire. Très haut.) Ce potage chinois! Ce saumon! Ces tournedos! Oh! ces tournedos Beaupréau!

BEAUPRÉAU.

Là, ça suffit.

Il débouche la bouteille d'Evian.

MÉGUIN, plus bas.

Et le Saint-Emilion?

DUCHATEL, à Paulette.

Je vous recommande la sauce. Elle est supérieure.

LEVERSIER.

Incomparable! Essayez donc d'obtenir ça de votre cuisinière!

BEAUPRÉAU, à Oscar, qui s'approche de lui.

Vous avez le caneton?

OSCAR.

Oui, je me suis adressé au père Plantin lui-même.

BEAUPRÉAU.

Il n'a pas fait de difficultés?

OSCAR.

Non. Il s'est mis à rire et il m'a dit comme ça : « Vous direz à votre patron que, pour lui, ça ne sera que cinq francs, au lieu de sept cinquante... »

BEAUPRÉAU.

A la bonne heure!

OSCAR.

... parce qu'il me fait pitié. »

BEAUPRÉAU.

Allez! Allez! ne perdons pas de temps. (Oscar sort. Beaupréau va à la table de gauche. A Leversier avant de lui remplir son verre.) Eau minérale.

Rentre Journot une bouteille de vin rouge à la main.

JOURNOT, à sa femme.

Je viens de la cuisine. Il ne reste pas çà! Raoul est installé entre madame Leduc et la cuisinière. A eux trois ils ont nettoyé le gigot.

Il va prendre un tire-bouchon sur la desserte.

BEAUPRÉAU, à Paulette.

Eau minérale.

PAULETTE.

Merci, pas pour moi. Ça me monte à la tête.

DUCHATEL.

Dites donc au sommelier de nous apporter le Clos-Vougeot.

BEAUPRÉAU, interloqué.

Au sommelier?

DUCHATEL.

Oui, je l'aperçois là-bas.

Il désigne Journot qui est en train de déboucher sa bouteille.

BEAUPRÉAU.

Tout de suite. (A part.) Jamais Adolphe ne consentira! (A Journot en lui tapant sur l'épaule.) Dis donc, tu ne sais pas? en te voyant déboucher ta bouteille, ils t'ont pris pour le sommelier!

JOURNOT, bourru,

Très flatté!

BEAUPRÉAU.

Ça ne te contrarie pas ?

JOURNOT.

Pas le moins du monde. Je ne connais pas ces gens-là !

BEAUPRÉAU.

Alors, si ça ne te fait rien tu... tu pourrais peut-être...

JOURNOT.

Quoi donc ?

BEAUPRÉAU.

Leur servir à boire.

JOURNOT.

Moi ? Tu n'es pas fou !

BEAUPRÉAU.

Je leur sers bien à manger.

JOURNOT.

Tu es chez toi. Ah ! bien, par exemple !

Il retourne à sa table.

BEAUPRÉAU.

Tu me rendrais un fier service. Je n'ai pas de sommelier.

JOURNOT.

Appelle le garçon.

BEAUPRÉAU.

Tu n'y penses pas. Une maison qui se respecte doit avoir un sommelier.

JOURNOT.

Possible. Mais je ne me vois pas, moi, fonction-

naire, officier de l'Instruction publique... Jamais de la vie!

BEAUPRÉAU.

Songe que je ne retrouverai jamais une occasion pareille, et songe aussi que je n'ai qu'un héritier, notre petit Raoul!

JOURNOT.

Oh! bien sûr, si tu me prends par les sentiments...

BEAUPRÉAU, lui tendant la main.

Merci... Non, je te serrerai la main à la cuisine. Ecoute, voilà ce que tu as à faire.

Il prend la bouteille sur la table de Journot.

MADAME JOURNOT, à Méguin.

Ma parole! je crois qu'il veut lui prendre sa bouteille.

MÉGUIN.

Il prend ce qu'il trouve.

BEAUPRÉAU.

Tu tiens la bouteille de la main droite et une serviette de l'autre...

JOURNOT.

Inutile, je connais les usages!

BEAUPRÉAU.

Attends. Tu t'approches de chaque convive et tu remplis son verre avec mon petit Médoc, en annonçant : « Clos-Vougeot. »

JOURNOT.

Oh! mais ça se complique.

BEAUPRÉAU.

Verse avec assurance, tout est là.

JOURNOT.

Jamais ils n'avaleront ça pour du vieux Bourgogne : la bouteille est toute propre.

BEAUPRÉAU.

Diable! Tu as raison. Il faudrait la rouler dans poussière. Seulement, voilà, je n'ai pas de poussière !

JOURNOT.

Tu n'as rien!

BEAUPRÉAU.

Bien mieux que ça! Tu vas mettre le vin en carafe, ça se fait beaucoup. Madame Leduc nous fera une petite étiquette, sur laquelle elle inscrira en belle ronde : Clos-Vougeot. Comme ça il n'y aura pas de discussion possible. (Retenant Journot.) Réflexion faite, il faut mieux enlever ça. (Il lui détache sa rosette, la considère un instant, puis la met à sa boutonnière. A Journot qui le regarde avec stupeur.) Qu'est-ce que tu attends ?

JOURNOT.

Ah bien! je te félicite, ta demande n'a pas sommeillé dans les bureaux.

Il entre à l'office.

BEAUPRÉAU, regardant sa boutonnière.

Ça ne peut pas faire de mal.

MADAME JOURNOT, à Méguin.

Oh! Passez-moi le journal, je sens que je vais éclater!

Méguin tire un journal de sa poche et le tend à madame Journot, qui le déplie nerveusement.

LEVERSIER.

Parfaite, la barbue!

BEAUPRÉAU.

Mon chef la réussit comme pas un.

Madame Leduc rentre de l'office, suivie d'Oscar, qui apporte le caneton.

DUCHATEL.

Tiens, vous avez les palmes, Beaupréau ?

BEAUPRÉAU.

Oui, depuis l'Exposition culinaire.

MADAME LEDUC, affolée à Beaupréau.

Le caneton est à peu près froid!

BEAUPRÉAU.

Allons bon!

OSCAR, souriant.

Marie prétend que ça ne peut pas se réchauffer.

BEAUPRÉAU, effrondré.

Ce coup-ci c'est bien la fin!

Il tâte le caneton, puis va le présenter.

LEVERSIER.

Ah! voilà ce fameux caneton Boisrobert!

MÉGUIN, d'une voix mal assurée à madame Journot, pendant que Beaupréau et Oscar découpent et servent le caneton.

Vous permettez que je jette un coup d'œil? Je préfère ne pas voir circuler les plats.

MADAME JOURNOT.

Oh! mon pauvre ami! Vous devez mourir d'inanition. Nous qui comptions vous faire faire un repas fin!

MÉGUIN.

En tout cas, il ne me restera pas sur l'estomac.

MADAME JOURNOT.

Une assiettée de potage et trois tranches de poisson fumé !

MÉGUIN.

Si encore nous étions en carême, j'aurais des chances de faire mon salut.

MADAME JOURNOT.

Soyez tranquille, cette épreuve vous sera comptée là-haut.

BEAUPRÉAU.

Le caneton Boisrobert.

PAULETTE.

Nous avons mangé le même, le mois dernier, chez Plantin. Il portait un autre nom, mais c'était bien pareil.

OSCAR.

Oh ! madame trouvera peut-être une petite différence.

BEAUPRÉAU, à part.

Il a tort d'insister.

LEVERSIER, goûtant.

Ça ne se compare pas.

BEAUPRÉAU.

Hein ?

LEVERSIER.

Oh ! de premier ordre. N'est-ce pas Duchâtel ?

DUCHATEL.

Quand je vous le disais !

PAULETTE.

Il n'est peut-être pas tout à fait assez chaud.

BEAUPRÉAU.

Aïe !

OSCAR.

Madame me permettra de lui faire observer que le Boisrobert se sert tiède.

BEAUPRÉAU, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ? (Haut, à Paulette qui le regarde d'un air ébahi.) C'est évident !

OSCAR.

Si Madame le mange chaud, Madame perd tout le goût de la graisse.

LEVERSIER.

Ça va de soi. Chez Plantin on nous l'a servi brûlant !

BEAUPRÉAU, allant à Oscar et lui serrant les mains avec effusion.

Il y a un louis pour vous.

LEVERSIER, à Paulette.

Vois-tu, c'est à ces petits détails-là que se reconnaît une bonne maison.

Rentre Journot affublé d'un tablier noir.

MADAME JOURNOT, apercevant son mari.

Oh ! ça, c'est le comble ! Eugène. (A Beaupréau.) Ah ! ça, tu perds la tête. (Beaupréau lui fait signe de se calmer. Elle continue.) Voilà que tu obliges mon mari à faire le service ! Tout à l'heure, tu vas me demander de laver la vaiselle.

BEAUPRÉAU.

Inutile, Raoul est en train.

MADAME JOURNOT.

Raoul! Pauvre petit! Par exemple, je ne comprends pas Adolphe. A sa place, je t'aurais jeté ce tablier à la figure.

BEAUPRÉAU.

Adolphe est un homme de cœur, il a l'esprit de famille, il s'est dévoué. Remarque qu'il n'y a aucun déshonneur à servir à boire : c'est un geste très français. Du reste, Adolphe s'en tire très bien, regarde-le, on jurerait qu'il n'a jamais fait que ça.

Journot a porté la carafe à madame Leduc qui l'a cravatée d'une étiquette. Puis, il s'approche de la table de gauche. Il fait un geste de la tête à Paulette pour lui demander si elle veut du vin. Paulette acquiesce et regarde Duchâtel en souriant. Journot lui verse à boire, en levant les yeux en l'air pour chercher à se rappeler le nom du crû.

JOURNOT.

Heu... Heu...

Il renverse quelques gouttes sur la nappe.

DUCHATEL.

Faites donc attention!

JOURNOT, continuant à verser.

Heu!... Comment donc déjà?

MADAME LEDUC, lui soufflant.

Clos-Vougeot.

BEAUPRÉAU, même jeu.

Clos-Vougeot.

JOURNOT, servant Leversier.

Ah! oui, Clos-Vougeot. Je n'arrivais pas à me rappeler ce nom-là. (D'une voix ferme en servant Duchâtel.) Clos-Vougeot!

BEAUPRÉAU, à part.

Ah! tu peux le dire!

Paulette avale son verre d'un trait.

LEVERSIER.

Tu as une façon de gouter le vin fin...

PAULETTE.

Je mourais de soif. Du reste, il n'a pas l'air très fort.

BEAUPRÉAU.

Ne vous y fiez pas.

LEVERSIER, après avoir goûté.

C'est du Bourgogne ? On jurerait du Bordeaux.

BEAUPRÉAU.

J'en étais sûr! Tout le monde s'y laisse prendre. Il n'y a pas une personne sur dix, je parle des connaisseurs, qui, en goûtant ce Clos-Vougeot-là, le reconnaisse du premier coup. On me dit toujours : ça, c'est un petit Médoc.

LEVERSIER.

Oh! un petit Médoc! ne me faites pas dire une énormité. (Il boit une seconde gorgée.) Si, tout de même, à la longue, on retrouve le bouquet du Bourgogne.

OSCAR, à part.

Oui, en cherchant bien.

BEAUPRÉAU.

N'est-ce pas que c'est curieux? Toute la récolte de 73 est comme ça. C'est ce qui en fait la rareté... et le prix.

MÉGUIN, bas.

Je n'aurais pas été fâché de faire l'expérience

en attendant le Saint-Emilion. (Il verse de l'eau dans son verre et dans celui de madame Journot.) A la vôtre !

JOURNOT, à part.

Oh! de les voir se gaver comme ils font là, ça me donne des étourdissements.

Il veut enlever l'assiette de Leversier.

LEVERSIER.

Attendez! Je n'ai pas fini.

DUCHATEL, à Journot qui s'est emparé du pain.

Pourquoi nous enlevez-vous le pain?

JOURNOT, à part, les dents serrées.

Pour le manger, tiens!

DUCHATEL.

Laissez donc ça et donnez-nous à boire.

LEVERSIER.

Eh bien, moi, mes enfants, il y a longtemps que je n'ai fait un dîner pareil.

BEAUPRÉAU, s'inclinant.

C'est précisément ce que viennent de me dire les personnes qui sont à l'autre table. (Il désigne sa sœur et Méguin.) Et elles sont difficiles.

LEVERSIER.

Ah!

Il jette un coup d'œil de leur côté.

BEAUPRÉAU.

Des gens très chics qui viennent ici presque tous les soirs.

LEVERSIER.

Qui est-ce?

BEAUPRÉAU, après une hésitation.

Vous ne connaissez pas le grand-duc Arsène?

LEVERSIER.

Je le connais de vue...

BEAUPRÉAU.

Ah!... Eh bien, ce n'est pas lui... C'est son cousin... un autre grand-duc... Anastase.

JOURNOT, à part.

Qu'est-ce qu'il va chercher?

LEVERSIER.

Je me disais aussi : je connais cette tête-là. (A Paulette.) Ne les reluque pas comme ça, il vont remarquer qu'on les dévisage.

BEAUPRÉAU.

Ça ne fait rien. Ils ont l'habitude.

MADAME JOURNOT, à Méguin.

Qu'est-ce qu'il ont à nous regarder?

MÉGUIN.

Qui voulez-vous qu'ils regardent! Ils n'ont pas le choix.

LEVERSIER, plus bas.

Est-ce que c'est sa femme ou sa maîtresse?

BEAUPRÉAU, après avoir jeté un coup d'œil sur sa sœur puis sur Journot.

Sa femme!

PAULETTE.

Oh! elle est moche!

LEVERSIER.

Chut! (A Oscar qui pouffe.) Qu'est-ce qui vous fait rire?

OSCAR.

C'est ce que dit Madame.

Il regarde Journot qui a l'air vexé.

BEAUPRÉAU, à Oscar.

Faites-moi donc le plaisir de ne pas entendre ce que disent les clients!

OSCAR.

Bien, patron. Qu'est-ce que ces messieurs et madame vont prendre après ça?

BEAUPRÉAU, à part.

Ah! le rossard!

LEVERSIER.

Au fait. Est-ce que nous prenons encore quelque chose?

DUCHATEL.

Moi, je n'ai plus faim.

JOURNOT, à part

Malheur!

LEVERSIER.

Alors, des fruits?

PAULETTE.

Oui, je mangerais bien une belle pêche!

BEAUPRÉAU.

Justement, il y en a d'admirables.

OSCAR, bas.

Où ça?

BEAUPRÉAU, l'entraînant.

Chez Plantin. Moi je monte là-haut chercher mes cigares.

Oscar sort. Beaupréau monte l'escalier.

JOURNOT, *de plus en plus affamé.*

Ils n'ont laissé que la carcasse!

LEVERSIER.

Sommelier... Sommelier!

Journot ne répond pas.

DUCHATEL.

A boire!

JOURNOT, *remplissant les verres et, d'une voix défaillante.*

Clos-Vougeot!... Clos-Vougeot!...

MADAME JOURNOT, *à Méguin.*

Regardez-le, il tient à peine sur ses jambes.

MÉGUIN.

Je vous avoue que moi-même...

MADAME JOURNOT.

Si vous allumiez une cigarette...

MÉGUIN.

Je ne fume qu'après mes repas.

Rentre Raoul une assiette à la main... Il s'approche de sa mère, en titubant légèrement.

RAOUL.

Tiens! je t'ai rapporté un bout de camembert.

Il pose l'assiette sur la table.

MADAME JOURNOT.

Merci, mon trésor!

RAOUL.

C'est tout ce qui restait dans le garde-manger.

MADAME JOURNOT, *repoussant le camembert.*

Oh! mais il empeste! remporte ça!

MÉGUIN.

Vous permettez? Je l'aime un peu fait.

Il saisit le camembert et mord à même.

MADAME JOURNOT, à Raoul.

Mon pauvre chéri! Tu n'as pas eu trop peur sans moi?

RAOUL.

Peur de quoi?... Non, mais vous entendez ça... M'sieu... Machin?

MADAME JOURNOT, à Raoul.

Ah ça! regarde-moi donc un peu. Ma parole, il sent le vin! Qui est-ce qui t'a fait boire?

RAOUL.

J'ai tenu compagnie à Maria.

MADAME JOURNOT.

A Maria?

RAOUL.

C'est une bonne fille.

MADAME JOURNOT.

Qu'est-ce que tu dis?

RAOUL.

Je dis : c'est une bonne fille; seulement, elle est trop caressante.

MADAME JOURNOT.

Seigneur!

RAOUL.

Je n'aime pas qu'on m'embrasse tant que ça.

MADAME JOURNOT.

C'est épouvantable! Mon pauvre petit!

Elle lui prend la main.

PAULETTE, aux autres.

Dites donc! Dites donc! La grande-duchesse m'a tout l'air d'en pincer pour le chasseur!

LÉVERSIER.

Pas possible! Et le grand-duc, qu'elle tête fait-il?

DUCHATEL.

Il prend ça très bien. Vous ne connaissez pas ces gens-là!

PAULETTE, amusée.

Oh! je me plais ici, moi!

Rentre Oscar avec une caisse de pêches.

MADAME LEDUC, regardant les pêches.)

Elles sont magnifiques!

OSCAR.

Ah! vous parlez s'il s'est fait une pinte de bon sang, le père Plantin, quand il m'a vu rappliquer. « Sans adieu, qu'il m'a fait, vous reviendrez bien chercher des cure-dents. » (Tendant les pêches à Journot, qui happe des rogatons, sur la desserte.) Tenez, servez donc ça, puisque vous ne faites rien.

Il sort.

MÉGUIN, jetant un regard sur la caisse de fruits, que Journot tient à la main.

Mâtin! les belles pêches, (Bas.) eh! Journot... Journot... (Journot ne répond pas.) Sommelier!... Sommelier!... (Journot le regarde, ahuri.) Eh bien! Sommelier!

JOURNOT, s'approchant.

Voulez-vous vous taire!

MADAME JOURNOT, aigre.

M. Méguin a raison. Comment veux-tu qu'on t'apelle ?

MÉGUIN.

C'est encore pour l'autre table ?

JOURNOT, avec un soupir.

Dame ! (Considérant les pêches.) Ils ne vont pas en manger deux chacun.

MÉGUIN.

Vous croyez.

Il saisit une pêche et la mange.

JOURNOT.

Vous n'êtes pas fou ! (Il s'éloigne vivement et cherche à dissimuler tant bien que mal la place vide dans la caisse.) Bon! voilà que ça fait un trou. (Il prend une autre pêche et la mange.) Là.

Il pose la caisse sur la table.

PAULETTE, regardant la caisse avec une moue.

Il paraît que les pêches sont rares cette année ?

JOURNOT, la bouche pleine.

Je ne pourrais pas vous dire. Par exemple, c'est tout ce qu'il y a de bon. Ça fond dans la bouche.

DUCHATEL.

Vous nous ferez faire du café.

JOURNOT.

Du café ? Oui, Je crois qu'il y en a.

Il sort.

DUCHATEL.

Il est idiot, ce sommelier !

BEAUPRÉAU, revenant.

Voici les cigares.

Il pose deux boîtes sur la table.

DUCHATEL.

J'espère qu'ils sont de premier choix ?

BEAUPRÉAU.

Je vous crois, ce sont les miens!... Je veux dire que je n'en fume pas d'autres. (S'éloignant en se frottant les mains.) Ça va! Ça va! (Oscar apporte le café. Apercevant Journot qui tient deux bouteilles de liqueurs à la main.) Qu'est-ce que c'est?

JOURNOT.

Chartreuse et cognac.

BEAUPRÉAU.

Non, il en reste trop peu. Il vaut mieux ne pas les servir. Ça ferait mauvais effet.

JOURNOT, l'écartant.

Ne t'occupe pas! Laisse-moi faire. (Il verse le cognac dans la bouteille de chartreuse. Là, ce n'est pas plus malin que ça! (Posant la bouteille devant Leversier.) Chartreuse double!

LEVERSIER.

Merci, jamais de liqueurs. L'addition!

BEAUPRÉAU.

L'addition? Voilà (A part.) Ouf! cette fois, l'affaire est dans le sac. (Il serre les mains de Journot et s'approche de la caisse. A madame Leduc.) Votre addition est prête? (Il court vers sa sœur et d'un air triomphant.) Dans le sac! je te dis qu'elle est dans le sac! Duchâtel est épaté! Vous allez voir qu'il va me proposer de signer séance tenante (A Madame Leduc qui l'a suivi, son addition à la main.) Voyons.

MADAME LEDUC.

Potage Mandrin, neuf francs.

BEAUPRÉAU.

Mais non, pas Mandrin! Mandarin. Mandrin, comme vous y allez! Barbue?

MADAME LEDUC.

Quinze francs (Madame Journot se récrie.) Ils l'ont trouvée délicieuse. Caneton. Vingt-cinq francs.

BEAUPRÉAU.

C'est le prix de la maison.

MADAME LEDUC.

Pêches...

BEAUPRÉAU.

Combien Plantin les a-t-il fait payer?

MADAME LEDUC.

Deux francs pièce.

BEAUPRÉAU.

Mazette! Douze francs pour six malheureuses pêches!... Pêches, dix-huit francs.

MADAME LEDUC.

Clos-Vougeot, seize francs.

BEAUPRÉAU.

Il faudra que je l'augmente.

MADAME LEDUC.

Café, cigares, eau minérale...

BEAUPRÉAU.

Total, quatre-vingt-dix-sept francs cinquante. Parfait! Parfait! (S'approchant de Duchâtel tandis que madame Leduc remonte et tend l'addition à Oscar.) Eh bien! Vous êtes contents?

DUCHATEL.

Oh! enchantés. Tous mes compliments!

BEAUPRÉAU, radieux.

Alors, pour notre affaire!

DUCHATEL, se levant.

Justement, j'allais vous en parler. (Il s'approche de lui, pendant que Leversier règle l'addition.) Oh! à présent je conçois l'affaire, je la conçois tout autrement.

BEAUPRÉAU, inquiet.

Autrement? Mais je vends toujours ma maison?

DUCHATEL, très rond.

A aucun prix! Ce serait une bêtise énorme.

BEAUPRÉAU.

Comment ça?

DUCHATEL, lui tapant sur l'épaule.

Mais, mon cher, vous avez le métier dans le sang, c'est manifeste! Je vous ai vu à l'œuvre, ce soir. Je vous ai observé du coin de l'œil. Je n'étais venu que pour ça. Vous avez fait des prodiges.

LEVERSIER, qui aide Paulette à passer son manteau.

Oh! oui!

BEAUPRÉAU.

Possible, mais...

DUCHATEL.

Des prodiges! Et vous en feriez bien d'autres si vous aviez vos coudées franches. Seulement, ici, vous êtes à l'étroit. Alors il m'est venu une idée, celle de vous faire racheter un autre restaurant, qu'on m'a proposé ces jours-ci.

BEAUPRÉAU, sursautant.

Racheter?

DUCHATEL.

Une vieille maison qui eut son heure de célébrité,

mais qui est en pleine déconfiture et qu'on céderait pour un morceau de pain. La remettre à flot sera pour vous un jeu d'enfant.

BEAUPRÉAU.

Mais, permettez, je...

DUCHATEL, allant chercher ses affaires au porte-manteau.

Je m'y connais, je vous prie de le croire. Vous êtes tout à fait l'homme qu'il faut. Au revoir, nous reparlerons de ça un de ces jours. (A Journot, en lui mettant une pièce dans la main, que l'autre empoche machinalement.) Tenez mon brave!

Il sort derrière Leversier et Paulette.

BEAUPRÉAU, abasourdi.

Est-ce qu'il se serait foutu de moi? (En entendant cette exclamation, tous les autres, y compris Oscar et madame Leduc, sont pris d'un fou rire, qui va croissant jusqu'au baisser du rideau. Éclatant.) Oh! demain! Je ferme la boîte demain! Pas après-demain! demain!

Rideau.

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.